



L'île des anamorphoses

version de Michel Cernay

L'île verte

Kuàilè se laissa tomber sur le côté droit du lit. La trentaine qui approchait peinait encore à dessiner des soupçons de plis au coin de son sourire, ébauchait fugace une ombre grise, qui prolongeait ses yeux bridés, sur sa peau claire. Elle s'allongea avec hésitation. « Tu es fatiguée ? On est enfin arrivés ! Quel trajet ! Et tu as conduit tout le temps ! Et demain, au boulot ! » Bolingo Esanga se tourna et, le dos vers le lit, s'assit lentement. Pourtant, le sommier protesta avec une sorte de houle qui les souleva de haut en bas. Il souleva sa tête aux cheveux ras, lui tendit la main, mais elle serrait les paupières avec application, dans l'espoir de désencombrer ses pupilles du brouillage étourdissant que leur avait imprimé le pare-brise recouvert de gouttelettes. L'hôtel était ancien. Les chambres avaient été modernisées selon les opportunités que les murs de granite pouvaient permettre, elles exprimaient cette parcimonie que la nature imposait depuis toujours à ses habitants. « Depuis plus de trois cent mille ans, il y a des traces d'habitation ici, d'après la notice. » Le Congolais l'avait parcourue en bas, pendant les formalités d'enregistrement. Il s'esclaffa :

– Non mais, tu as vu la tête des patrons ? (Elle sourit poliment, et entrouvrit les yeux) quand tu as dit que c'était une seule chambre ! Et elle, elle n'a pas pu s'empêcher d'élever les sourcils.

– Enfin, ses traits de crayon, à cette femme ! Tellement ratés ! (coupa-t-elle, avec un rire retenu)

– Et elle a pris soin de garder le regard baissé tout le temps, comme si on ne voyait pas ce qu'elle pense ! Et lui, il sortait déjà de son comptoir avec deux clés, pour monter nous ouvrir, et puis là, il s'est arrêté, et il m'a tendu la clé sans me regarder.

– Tu sais, dans mon pays, ils auraient gardé le sourire. Toujours sourire. Surtout quand on est gêné.

– Au moins, d'ici, on voit un bout du radôme, au-dessus des pommiers, par la fenêtre. C'est comme le travail qui nous appelle. (Il se souleva et plissa les yeux.) Ah non, on ne le voit plus. Trop de crachin.

– Viens te reposer, étends-toi Bolingo. Sept heures de route, avec ce climat ! Je suis morte !



Kuàilè et Bolingo étaient ensemble depuis un an. Elle était arrivée à Paris pour un master de sciences appliquées, tout comme lui, elle de Chine, lui, du Congo. Mais Bolingo, un produit du système français d'enseignement à l'étranger, après une classe préparatoire dans le Midi, avait intégré une école d'ingénieur. Il s'était lui-même persuadé de son projet : rentrer au pays pour développer les télécommunications, le Vénézuéla avait bien lancé un satellite, pourquoi pas le Congo ? Toute la Forêt serait connectée, éduquée, pourrait trouver des marchés, acheter et payer *online*, survivre, vivre, et s'épanouir. Kuàilè, elle, lui faisait miroiter les visées chinoises sur le continent africain ; la République Populaire, tout comme elle-même, avait besoin de lui, d'un ingénieur aussi brillant que lui, d'un homme aussi généreux que lui. Quant à ses professeurs, ils l'avaient mis en contact avec des chasseurs de têtes qui lui promettaient des salaires impressionnants dès sa première embauche. Un soir de pluie, en luttant ensemble contre la grisaille, ils avaient échafaudé ce sujet de thèse sur le démantèlement des sites industriels, il leur permettrait de ne pas se quitter de la journée, pendant six mois. Bien sûr, toutes les sources d'information avaient déjà été consultées et exploitées, soit à Paris, soit par Internet, mais ils voulurent prendre ce site en exemple, l'arpenter, s'en imprégner, interroger des gens, et prendre des photos. Les polémiques françaises sur l'arrêt de la sidérurgie, et des centrales nucléaires, les manifestations et les drames humains, leur avaient fait mesurer l'importance d'inclure la fin d'une exploitation dès le projet de conception – et en Chine, pas plus qu'en Occident, personne jusqu'ici ne maîtrisait un tel sujet. Cela leur donnerait à chacun un avantage certain pour entrer dans la carrière, agrémenté du souvenir ému d'un séjour en Bretagne. Mais ce soir, le souvenir s'annonçait humide.

Bolingo sursauta, comme on le fait au moment où l'on plonge dans la sieste, comme on tombe de vélo. Lui, c'était sur le toboggan d'un centre aquatique. Un cycle de sommeil passa, puis il s'éveilla d'un rêve qui s'évapora aussitôt, pour constater que le jour avait baissé. Il passa dans la petite salle de bains pour se rafraîchir, et ce bruit réveilla la jeune femme. Elle frissonna, se décida pour une douche chaude, puis sortit de son sac de voyage le gros pull qu'elle avait emporté au dernier moment «pour le cas où». Ils descendirent pour le dîner. La pension imposait le soir un unique menu dit « de découverte du Trégor » dont la quiche à la laitue de mer constituait le point le plus



énigmatique. « C'est une algue » : la précision tomba dédaigneusement des lèvres de la patronne qui prenait la commande, mais ce plat rappela vaguement à la jeune femme les soupes de son enfance. Bolingo ne put s'empêcher de demander si on pouvait changer. « Non, jeune homme », lui fut-il répondu. Un sourire éclaira le visage de la dame, au-dessus du tablier blanc, elle parut vraiment contente et ajouta : « Vous allez essayer. Vous êtes venus, dans le Trégor, alors, comme on dit, aimez la Bretagne... » Elle s'en retourna, laissant le ton suspendu en l'air, comme on le fait aux enfants, lorsqu'ils doivent terminer la phrase avec quelque chose qu'ils devraient avoir appris. Le garçon, se pencha vers l'oreille de sa compagne, et compléta : « Ou quittez-la ! Cette bonne femme, elle me nargue ! » La salle n'était pas très remplie, une table vide les séparait d'un vieux couple qui leur jetait des regards en coin. L'homme, bien au chaud dans une sorte de veste de chasseur de laine épaisse et brune, avait suivi le dialogue, de son ouïe fine, et la commentait à sa femme, équipée d'un sonotone. Ces appareils amplifient tous les bruits aigus, comme ceux de la vaisselle, et la voix humaine reste souvent confuse. Elle écoutait, ses cheveux violets cachaient son visage, et sa main sur la bouche s'efforçait de dissimuler ses commentaires, de simples petits rires brefs raclés au fond de la gorge, dont la tonalité générale paraissait signifier : « Oh ça, c'est trop fort, alors ! »

Le repas d'initiation gastronomique se termina, la pluie tombait à verse maintenant, et prohiba toute tentative de faire une petite promenade, vespérale et touristique. Tous les convives se réfugièrent dans les chambres, et allumèrent les écrans plats, mais modestes, qui étaient fixés dans les cloisons. Kuàilè ouvrit la sacoche de son ordinateur portable, se connecta au réseau, révisa ses mèls et tous ses réseaux sociaux, avec application. Elle saisit quelques photos de la région sur internet, et les envoya à sa mère, qui habitait avec Mei, sa grand-mère.

– Tu n'as pas honte ? Vilaine copieuse ! (ils n'avaient pas de secrets et partageaient leurs mots de passe – au moins se l'étaient-ils promis.)

– Si j'avais photographié ici, elles auraient eu peur à cause de la pluie ! Même avec du soleil, j'aurais fait la même chose ! Je ne veux pas les inquiéter. Des photos parfaites, voilà ce qu'il leur faut. Puisque j'ai le temps maintenant, demain, je ne sais pas.

– Cherche la météo, plutôt !



Chacun sur ses objets connectés, ses écouteurs aux oreilles, se communiqua longuement avec les serveurs informatiques d'ici, de là, et d'ailleurs. L'écran sur le mur montrait en boucle *Euronews*, mais ils avaient coupé le son. Il dirigea, son regard vers elle, attendit de brefs instants qu'elle appuie sur *enter*, elle se tourna vers lui, d'un geste, ensemble, ils s'enlacèrent, partageant les baisers. Les écouteurs se dégagèrent, puis roulèrent sur le sol de tomettes rouges. Par la cloison perçait des voix, et surtout le son de quelque film documentaire, en orbite, on pilotait deux appareils pour des manœuvres d'amarrage.

<<

Le volume dans la chambre voisine était assez haut, à cause de la dame aux cheveux violets. Son mari s'y était habitué, de toutes façons, ils n'emportaient pas en week-end le dispositif qui connectait la télévision à un casque individuel.

– Tu te souviens, en soixante-neuf ? La lune ??? (lança la dame.)

– Oui ! Quand on y pense, sans ordinateur ! On n'oserait plus, maintenant !>

Le documentaire s'attardait sur la description des manœuvres, quel pilote les contrôlait, quels étaient les risques, les débris et les déchets qui flottaient en orbite, et s'interrompit pour un moment de publicité. Enfin l'amarrage se produisit, et l'homme crut entendre des cris provenant de la chambre voisine, qui cessèrent bientôt.

– Qu'est-ce que tu as, que tu es tout rouge tout d'un coup ? (s'inquiéta-t-elle d'une voix assez puissante pour dominer le niveau de l'appareil de télé ?

– Non, rien. Rien du tout. (répondit-il, et aussitôt il se leva en direction du petit réfrigérateur près de l'écran) Tu veux quelque chose ?

Penché en avant pour atteindre un échantillon de whisky, son oreille frôlait la cloison. De l'autre côté, on riait bêtement. Puis on y ouvrit un programme de vidéo-clips, et la musique couvrit tout. Il retourna s'asseoir. Vêtus de blanc, deux astronautes s'engouffraient dans le vaisseau-mère.

Le rez-de-chaussée, outre la réception et le restaurant, offrait un salon avec ses canapés trop profonds et ses fauteuils trop larges. Il se voulait une sorte de musée d'antiquités locales, avec ses instruments d'artisanat, ses sabots et ses galoches, des livres anciens devenus inutiles et de vieux cahiers d'écolier, les anciens livres d'or de la maison, signés fièrement par les architectes et les ingénieurs des années soixante. Si de Gaulle n'avait pas séjourné ici pour l'inauguration, cependant sa photo pendait en bonne place, au milieu de gravures déjà piquées de moisissures brunâtres, et de portraits de paysans



aux cheveux longs, en gilets brodés. La journée des deux chercheurs avait été décevante. Avant d'aller visiter le site officiel du radôme, ils avaient voulu trouver le moyen d'en parcourir la partie interdite au public, mais n'avaient pu trouver le responsable. Le salon de l'hôtel était équipé d'un poêle à bois moderne qui diffusait une ambiance confortable, ce qu'ils apprécièrent grandement après cette journée à frapper à des portes trop nombreuses, dans la fraîcheur d'Avril. Bolingo, sa haute silhouette à contre-jour, feuilletait des vieux cahiers, sans porter de véritable intérêt à leur contenu, sauf à y retrouver, d'une encre violette sur la page beige, la même écriture scolaire et appliquée qui était encore celle de son grand-père. Le patron allait servir des tisanes à des consommateurs attablés -il en avait des paquets entiers à la vente sur son comptoir- et fit une halte :

- Cela vous intéresse ? Ça, c'est typiquement français, ça. L'école communale !
- Je crois bien que mon grand-père a dû faire les mêmes exercices et les mêmes dictées. Bolingo faisait exprès, par provocation, de soutenir un accent africain, roulant les « r » et faisant chanter la phrase. Le patron voulut montrer combien ses racines étaient profondes.
- Ils étaient bien sévères, à l'époque. Si on parlait breton, l'instituteur vous envoyait au coin avec un bonnet d'âne sur la tête, et tous les autres se moquaient de vous !
- Oui, mon grand-père m'a raconté la même chose, s'il parlait en lingala.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Une lange bantoue. Du Congo.
- Et vous, vous la parlez ?
- Bien sûr, c'est ma langue maternelle.
- Sur votre fiche, vous n'êtes pas français, alors - sans être indiscret (il rêvait de l'être, bien entendu)...
- Non, non, je suis Congolais; je fais une thèse en génie industriel. Et ma compagne aussi. Ça fait six ans que j'étudie en France.
- Loin du pays natal, alors...

Le patron, ressentit quelque gêne, porta soudain les yeux sur son plateau feignant de découvrir qu'il n'avait pas encore servi ses clients, et s'excusa.

Bolingo continua de fouiller dans la pile de vieilleries, et ouvrit un cahier qui ressemblait à un journal intime, avec une couverture rigide et épaisse. Il en feuilleta



rapidement le contenu, le texte, manuscrit, était formé de lignes soignées, chaque lettre était séparée de sa voisine par un espace équivalent, comme d'une machine à écrire, avec bien peu de ratures et de rajouts, le tout d'une régularité angoissante. C'était de l'espagnol, et fort heureusement, il pourrait tout déchiffrer – soudain son séjour à la *Politécnica* par le projet Erasmus lui servait à quelque chose ! Il survola quelques phrases, il comprenait tout, à cette nuance près que l'érudition semblait une composante décisive de ce qui s'annonçait comme une nouvelle. Il en chercha le titre : « L'île des anamorphoses ».

Durant le dîner, il interrogea Kuàilè sur la raison pour laquelle elle aussi connaissait l'espagnol. C'était une tradition depuis sa grand-mère, dieu seul savait – avec la police politique de Mao – ce qu'elle avait bien pu faire avant 1949 dans ce Canton qui débordait de toutes sortes d'étrangers !

– Elle en a souffert quand le Parti a pris le pouvoir, on l'a déportée, puis on l'a mise dans une usine. C'est là qu'elle a donné naissance à ma mère. Elle était bien jeune encore, et plutôt belle, malgré la guerre. Il y reste une petite photo là-bas, chez moi. C'est curieux, d'ailleurs, car elle est découpée d'un côté : il devait y avoir quelqu'un de compromettant !

– Et elle s'est quand même mariée ? Elle a refait sa vie ?

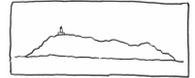
– Oui. Son chef d'équipe l'a courtisée, et elle a accepté de se marier. Canton avait beaucoup souffert, peut-être des archives ont disparu, mais, d'une manière ou d'une autre, elle avait réussi à se fabriquer une identité d'ouvrière. Alors, elle a échappé à bien des choses. Plus tard, elle a eu un garçon qui a été Garde Rouge – mon dieu, c'était un gamin, mon oncle ! Bref, ils ont tous passé la période de la Révolution Culturelle sains et saufs. Après, il y a eu les réformes et mon grand-père s'est débrouillé, les ouvriers l'aimaient bien, il a monté en grade dans le Parti.

– Et ta mère ?

– Elle a pu faire des études, elle était douée. Elle a connu mon père à l'Université. Ils se sont mariés à trente ans ! Ils ont dû attendre tellement, les pauvres !

– Et te voilà !

– Pas tout de suite, mais... oui : je suis arrivée à Paris !



Bolingo emporta le cahier dans la chambre. Il s'installa dans le fauteuil près de la fenêtre, étendit la main vers sa tablette électronique, puis ramena sa main. À la curiosité de savoir quel récit pouvait contenir le manuscrit, s'ajouta l'exotisme de lire une écriture manuelle en espagnol, à la place des polices de caractères standardisées qu'affiche sans grâce un écran de quinze centimètre. Une distraction bien différente des habitudes, quoi de mieux comme dépaysement, dans un paysage aussi rural ? Kuàilè se laissa convaincre, et ils parvinrent à s'accommoder tous deux, le bras du jeune homme enveloppant les épaules de sa compagne, leurs visages si proches mêlaient leurs haleines.

« L'île des anamorphoses.

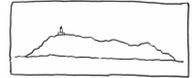
Ce mercredi 30 mai 1929, la pendule de la tour des Anglais devant moi affichait 9h43 depuis dix minutes, depuis que la terre avait tremblé, et depuis qu'Amelia Vetràlia Juncal s'était éteinte, sans que j'aie pu jamais lui déclarer ma flamme. Dans l'espoir exagéré de m'approcher d'elle sous le meilleur jour, je m'étais appliqué à attirer l'attention de son père, le señor Jorge Edilberto Vetràlia Mestre, qui organisait chaque année un concours de poésie, dont la date variait avec l'anniversaire de l'auteur auquel il était dédié. J'avais pensé que

*« Dieu a créé ces nuits tout équipées de songes
Ces formes infinies que les miroirs allongent
Pour que l'homme ressente qu'il n'est que reflet
Et vanité. Depuis, la nuit, il est inquiet. »*

qui était la stance majeure de mon travail, me permettrait d'être distingué, et d'avancer sur le chemin de la conquête d'Amélia. Depuis des mois je ne vivais que pour elle, mais personne ne savait ce qui peuplait sa vie à elle. Elle habitait un rêve de demeure, entourée d'objets délicats, ne portait ses yeux verts que sur les œuvres raffinées que son père sélectionnait, et publiait à perte, le plus souvent. Sa silhouette mince illuminait la campagne, lorsque l'aristocratie de la capitale se protégeait de l'été en se réfugiant sur ses terres. L'entrevoir lors d'une conférence, l'attendre en face de son portail, me procuraient les images que je dévorais en un clin d'œil, et qui seules m'alimentaient encore et encore, dans les corridors de ma mémoire. »

– On est dans une autre monde, commenta Kuàilè.

– Tu saisis la langue ? Ce n'est pas trop difficile ?



– Ça va. On continue ? interrogea-t-elle.

Ils reprirent :

« De premier prix et de couronnes, il n'en fut rien, et l'on me préféra un certain Danéri, pour une chose pompeuse aux maladresses interminables. Nul ne sait pour qui aurait voté le señor Vetrália, son corps non plus n'a pas été retrouvé, et le jury dont il s'était entouré formait une sorte de société secrète dont le souvenir a disparu depuis. Je restai donc un anonyme pour Amelia. Mais si la main fine et blanche qui devait inéluctablement s'unir à la mienne m'échappa pour toujours, ce fut dans ce tremblement terrible, à Villa Atuel. Le *Clarín* publia le lendemain jeudi la douloureuse perte, les détails affligeants de la catastrophe, comment on la trouva ensevelie sous les décombres de la maison d'un paysan dont on ignore le nom. Pourquoi voulut-elle visiter les villages qui relèvent des terres familiales ? Fut-ce pour cette infinie compassion, cette qualité de cœur, qui m'avait ensorcelées ? Les secousses qui l'anéantirent parcoururent les distances comme un monstre souterrain pour m'atteindre, et la secousse qui arrêta les battements de mon cœur, bloqua aussi les horloges de Buenos Aires. Ici, tout autour de la gare, le temps se suspendit net, avec ma vie-même. Peu importait si le *Clarín* expliquait le phénomène par les ondes d'un séisme puissant, à 200 kilomètres de la capitale ! Durant ces minutes je commençai à comprendre. Il existe un moment qui vient à la rencontre de tout homme, celui où il se révèle à lui-même, découvre en lui son destin. D'abord, je pus voir que c'était Amelia, et c'était moi, Jorge-Luis : ensemble nous nous étions effondrés, au même instant sous les mêmes poutres assassines, elle dans son corps, et moi dans mon âme – où est la différence ? La gare avec son dôme, et la Tour de briques, elle seule avait figé cet univers, avec ses horloges. Cet univers cessa d'être le mien, car je m'étais donné à elle, et elle seule m'avait emporté. Mes nuits inquiètes, mon reflet dans la glace, mes succès littéraires, ma vanité, dès cet instant, à 9h43, devinrent siens. Je l'acceptai : je ne saurai pas qui était ce "je". »

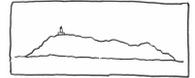
8

Bolingo questionna sa compagne, toujours collée à lui, tant ils étaient absorbés par cette lecture étrange :

– Tu m'as bien parlé un jour de l'Argentine, n'est-ce pas ?

– Oui. Mon vrai grand-père venait de là-bas. Mais je ne sais pratiquement rien de plus.

Ils tournèrent quelques pages, mais reprirent là où ils en étaient restés.



« Non, je n'écrirais plus jamais "je". "Je" s'est effondré, et il n'y aurait plus que : "elle" et "lui". Jorge-Luis resta sans haleine sous les arbres en face de la gare, et abandonna l'idée de prendre le train. Il se reprit, puis marcha sombrement vers le monument de San Martín, et toutes ces statues l'écrasèrent, de nouveau, à leur tour, du poids de leurs triomphes d'airain. Levant ses yeux humides en un défi vers le premier colosse, qui serre son épée et brandit des lauriers, il se jura que raconter son amour, non : l'amour d'un autre, serait sa victoire. Il fonderait une nouvelle littérature où les émotions et les aventures, libérées du moi impertinent et exclusif, obscène, de l'auteur, seraient désormais celles de l'autre, des autres, par conséquent, celles de tous, et incidemment, la voie du succès. Lui, Jorge-Luis, aurait à ses côtés Amelia Vetrulia, dans une éternité où les aiguilles de la Tour des Anglais ne frissonneraient plus jamais. Puisque ce "moi", ne l'aura jamais plus, "lui", si. »

Ils cherchèrent le monument sur internet. En effet la photo montrait la statue équestre du *libertador* San Martin sur un piédestal trop élevé, et devant l'observateur, installé au-dessus d'une volée de marches, un guerrier assis, drapé dans sa gloire, puissant, héroïque, «juste l'opposé de ce que ce Jorge-Luis pouvait être comme personne !» commenta Bolingo.

– Ne devrais-tu pas faire un peu de gym' ?, répliqua Kuàilè, narquoise, en palpant les biceps de son compagnon.

– Et on pourra me prendre comme videur de boîtes, si c'est ça que tu veux pour moi !

– Et je pourrais vendre les billets – ou être embauchée comme hôtesse, faire boire les clients !

– Tu n'es qu'une aguicheuse, voilà ce que tu es!

– Et je te fais de l'effet ?

– Pas du tout ! Je suis un pauvre poète qui cherche à séduire...

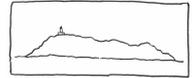
– Tu veux me séduire ?

– Mais non : séduire ton papa ! Avec mes superbes poèmes !

Kuàilè soupira. «-C'était une autre époque. Je ne crois pas que ma grand'mère ait été séduite par des poèmes, même de la part d'un latino-américain.

– Il n'y a plus de héros non plus. Pas moi, en tous cas, conclut Bolingo.

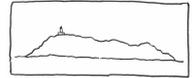
Les deux ingénieurs lurent encore de longues minutes, vérifiant parfois telle description, comparant entre eux leur compréhension. Puis, après avoir prononcé à haute voix la



description amoureuse, dévotionnelle, du souvenir d'Amélia que dépeignait l'auteur, ils se dévisagèrent, sourirent aux temps modernes, si loin de ces fantasmés mythologiques, et de ces interdits émotionnels. Ils se caressèrent le front, les joues, les lèvres, le cou, en une description tactile et délicate, et décidèrent de se coucher.

Le lendemain les amena à la clôture de la zone réservée. La végétation reprenait courageusement ses droits sur les socles de béton et sur le métal des paraboliques qui s'étaient ajoutées les unes aux autres, d'obsolescence en progrès techniques. Le ciel s'était dégagé, et révélait un bleu limpide, idéal, tandis que le vent puissant poussait les cumulus vers l'intérieur des terres. Ils prirent de nombreux clichés par sécurité, au téléobjectif, pour le cas où ils ne parviendraient pas à revenir avec une autorisation qualifiée. L'endroit apparaissait désert, les branchages ployaient, laissant échapper de longs souffles, de rares oiseaux s'autorisaient à appeler dans cette atmosphère toujours agitée, trop occupés à maintenir leur plumes en ordre. Vers la fin de l'après-midi, ils n'avaient repéré aucun agent de surveillance, et ils purent conclure leur travail, tout en gardant le silence, avec des mimiques de complicité. « On y retournera ! » Après le dîner, ils s'empressèrent de rouvrir le cahier, et ils s'avouèrent mutuellement une certaine fascination pour ce petit trésor oublié.

« ... Des infirmiers s'affairaient désespérés autour du brancard sous la lumière parcimonieuse d'un lampadaire. Qui pouvait se trouver étendu là, sinon *lui*, l'*autre*, cet *il*, bien sûr, encore *lui*. Cet homme aussi pouvait parfaitement être *lui*, que lui importait, si chacun était *lui*, et son souffle se suspendit comme il ressentait toute l'immobilité de *celui* qui gisait là. Ces gens attendaient une ambulance, figés, comme le temps lui aussi était resté figé là-bas, à Buenos Aires. La scène était pitoyable, l'homme étendu ne portait qu'une chaussette, insolite, froissée, ce que soulignait la présence régulière des sangles qui maintenaient un corps déjà manifestement inerte. Les tonnerres parisiens des orages d'été retentissaient incongrus, et dans la rue l'atmosphère trop lourde marquait de sueur les tempes et les aisselles. Chacun attendait l'averse. Demi-nue, une femme attentive était penchée à sa fenêtre, qui observait. Une autre personne remonta la rue, *il* inspira de nouveau, et partit.



Jorge-Luis marcha longtemps à l'aveuglette dans ce Paris, où il était venu se réfugier. Ici se retrouvaient les émigrés fuyant le régime de Perón, comme Julio C – encore un écrivain ! Mais personne, à Paris pas plus qu'à Buenos Aires, n'avait salué ses innovations à lui comme il l'avait espéré. Vingt-cinq ans avaient passé, d'autres femmes avaient apparu, l'avaient frôlé, l'avaient désiré, provoqué, ou même, s'étaient réveillées à son côté, mais le 30 mai à 9h43 n'avait jamais cessé, et toutes n'avaient fait que se déclarer à un Jorge-Luis qui n'était pas là. Seul le visage d'Amelia Vetrulia Juncal l'obsédait, dans ses robes de printemps, gracieuse, un pas derrière le *señor* Vitralia, son sourire à demi esquissé au-dessus des dentelles de son col élégant. Lui, n'avait pas besoin qu'un muezzin appelle cinq fois par jour pour faire prier, ni que ses doigts butent sans cesse sur le mâlâ, qui fait répéter le mantra, ni d'attacher le téfiline à son front : elle était là, en lui, en cet *autre* qu'elle avait ravi. Il trouva bientôt la Seine, et dans les lourdes vapeurs l'orage, le fleuve exhala sa tristesse, rêva-t-il « que lui parlait la rivière, de sa voix de neige éternelle, qu'il est triste d'être rivière, et qui pourrait faire d'elle un lac, pour entendre l'oiseau siffler entre les joncs quand la Lune lui offre un baiser... »

Ils tapèrent un passage de cette citation, et peu après, écoutèrent Atahualpa Yupanqui, qui avait chanté, au loin, autrefois, depuis une planète indigène, des mélodies qui parlaient de l'âme, des pierres et des chemins, et il leur parla, encore. Au petit-déjeuner, le patron leur parut décontracté et aimable, ce qui constituait une nouveauté apaisante. Ils en profitèrent pour échanger leurs prénoms. Le Breton s'appelait Loïc.

– L'hôtel était plein il y a cinq ou six ans, quand ils ont tout démonté. Les ouvriers, les chefs, tout ça. Il y avait eu une douzaine d'antennes différentes, et n'en ont laissé que quatre, là, on les voit à peine, derrière les grillages. Sous de Gaulle, la France se connectait à partir d'ici ! La mondovision ! Quelle époque, quelle fierté ! J'ai toute une documentation, on a tout gardé, pensez-vous !

Les deux chercheurs interrompirent la conversation, il fallait partir au rendez-vous avec le maire. Revenus dans la chambre prendre leurs anoraks, ils convinrent d'interviewer ce Loïc plus officiellement une prochaine fois, d'enregistrer ses récits. Un vent fort soufflait du sud-est, ils avaient à la fois trop chaud dans leurs vêtements, et manquaient de souffle. Le maire leur raconta l'époque glorieuse où le centre fonctionnait, les fermetures et les licenciements, les reconversions. Les deux ingénieurs écoutèrent avec une politesse sincère : les aspects humains avaient été négligés dans leur projet, et les



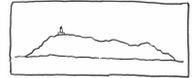
accents de tristesse qui se succédaient pour souligner la fin de ces quarante années les touchèrent profondément. Kuàilè nota : « ne jamais rédiger de contrats à durée indéterminée, mais dire “à durée liée à l’évolution de la technologie”, cela sera plus honnête pour les collaborateurs ». Ce moment de sympathie emporta le maire, qui les embarqua dans sa voiture pour visiter le village gaulois, qui constituait une partie du parc d’activités. Il insista sur l’authenticité des reconstitutions, manifestement, cela devait passionner les deux étrangers venus de ces continents lointains.

Kuàilè s’abstint de parler de maître Kong, Confucius, qui avait déjà tout écrit quand ces grands ancêtres, dans leurs huttes, n’avaient même pas encore entendu parler de Rome. Bolingo passa sous silence les Royaumes Kongo, ou Lunda, qui s’installaient à la même époque, fédérant de vastes étendues équatoriales. Le maire les invita à se restaurer dans un établissement du parc. Un des guides touristiques, à sa demande, s’approcha pour leur détailler les curiosités de l’endroit. Des mégalithes néolithiques avaient précédé les courageux Gaulois, et avaient été repris par la christianisation, mais aussi par les légendes arthuriennes. La galerie couverte la plus intrigante se trouvait sur une île privée, et ne pouvait se visiter. « Jusqu’à présent, aucune fouille sérieuse n’avait pu y dégager la tombe de Merlin. Mais rien ne s’y oppose non plus, scientifiquement, tous les espoirs sont permis ! C’est une terre de légendes, voyez-vous, et c’est ce qui fait son charme ! » On servit le café, après quoi ils décidèrent d’échapper, prétextant de retourner à l’hôtel pour travailler sur les notes prises à la mairie. Mais en fait, ils dévorèrent de nouvelles pages :

« Dans la mosquée de Cordoue, *il s’évanouit. Il s’affaissa dans un éblouissement.* Chacun des innombrables piliers, pour lui seul, criait “Huwa, Huwa !”, “Lui, Lui !” Lui seul existe, Lui seul est. Jorge-Luis avait parcouru le monde, absorbé dans cette recherche. Depuis longtemps, il n’était plus cet étranger qui passe, mais il était devenu

12

- l’Autre, le Tout-Autre, l’universel Etranger. “Huwa, huwa” l’avait assourdi. Toutes les voix ressurgirent d’un coup, toutes distinctes et toutes immédiates :
- La Voie seule existe, lui avait révélé un vieux Taoïste, à Canton.
 - Parlez encore, ce Jorge-Luis a traversé le Pacifique pour trouver la réponse.
 - Je suis désolé, j’embarque pour Formose. Qui s’empare du monde, le perd. Mais le roseau sait quand il faut se plier, et le sage sait que c’est maintenant. Mais, soyez tranquille : je vous ai tout dit.



– Il lui en faut plus, à *lui* !

L'arrivée des maoïstes arracha Mei, l'adorable Chinoise qui s'était attachée à lui et elle avait survécu ainsi toute une année, dans Canton convoitée, dans Canton assiégée, et bientôt occupée. Encore une fois, ils avaient dormi lourdement, malgré les rumeurs de guerre qui résonnaient au loin, et tous deux s'étaient agités beaucoup en rêvant, mais ils n'eurent pas le temps d'échanger leurs récits. Seuls les étrangers furent évacués par le fleuve, les nationalistes la trouvèrent, trop jeune et bien vêtue, et l'évacuèrent avec eux vers Chongqing :

– Des femmes comme vous sont en danger avec les Rouges !

Après elle, Jorge-Luis resta toujours seul. Certes, il avait été seul depuis vingt ans, néanmoins, Mei, comment l'aurait-elle su ? Le cargo de fortune qu'il emprunta secoué par les pleurs allait par Ceylan, puis par Suez. Pendant la traversée, il rédigea *l'Année de la Beauté* – comment Mei avait rencontré cet écrivain argentin, l'avait aimé dans les décombres laissés par les Japonais, jusqu'à ce que Mao les sépare. « Cette fois, c'est un roman qui contient tous les romans. » Mais encore une fois cette œuvre, qui parvint tachée d'humidité à *l'Edición Sur* avec six mois de retard, ne rencontra qu'incompréhension, et fut la victime des envieux. Le manuscrit disparut dans les bombardements des militaires argentins sur la capitale, en 1955. »

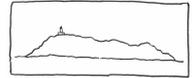
– C'est étrange ! dit-elle. Ma grand-mère s'appelle Mei. Elle a vécu dans les mêmes villes, mais c'est tout ce qu'elle a jamais raconté.

– Tu crois que ce serait la même personne ? Il y a aussi ton grand-père, n'est-ce pas ? Un Occidental.

– Je n'en sais rien. Mei est un prénom courant, et il y avait beaucoup d'étrangers et tellement de confusion, toutes ces guerres, pendant plus de vingt ans !

Ils cherchèrent plus loin dans le texte, mais ni le mot « Mei », ni Canton n'apparaissaient plus. Il fallait donc croire Jorge-Luis quand il écrivait que tout était dans un roman non publié, et détruit en 1955.

Le lendemain matin, ils cherchèrent Loïc, mais il était parti à Brest pour des examens médicaux de routine, avant la haute saison. La patronne les prit en charge :



– Loïc, n'est-ce pas ? Alors vous voilà des intimes, maintenant ! Moi, c'est Anne, évidemment !

– Avez-vous des textes manuscrits ? demanda Bolingo

– Il y a bien un cahier, on m'a dit qu'il est en espagnol, mais rien d'autre. Et puis je ne sais pas où il est. Dans cette pile, peut-être ?

– Nous l'avons trouvé, madame Anne. (Kuàilè s'excusait par avance)

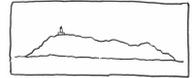
– Anne ! Madame Anne, ça ne sonne ni français, ni breton ! Oui, je sais; je fais les chambres, vous savez !

– Excusez-nous : par curiosité (elle reprenait) mais rien d'autre ! Nous vous demandons parce que le cahier fait référence à un autre.

– Non, rien. Déjà, celui-là, je ne sais pas comment il a échappé de passer par la cheminée ! Pour l'écriture peut-être ! Elle fait tellement rétro !

Kuàilè sentit passer un souffle de mystère, celui des Origines, auquel nul n'échappe jamais. Son compagnon perçut lui aussi qu'elle était en train d'être absorbée par une chose extérieure à eux deux, une chose incontrôlable, une entité dotée du pouvoir d'abstraire une personne de ses propres sentiments et de l'engloutir dans les entrailles d'un passé immatériel. Il avait vu comment la marée se retirait sur la plage sous la force de la lune; elle laissait un estran vide et désert, beaucoup trop vaste, et cette image lui parla de solitude, et il s'effraya; si sa compagne se laissait aspirer par les énigmes du passé familial, il redouta que Kuàilè cessât de s'intéresser à lui, de l'aimer, en fait, tout simplement. L'instant venait de le lui révéler: c'était bien d'amour qu'il s'agissait. Il accéléra le petit déjeuner, et prit l'initiative de partir escalader, cette fois, le grillage interdit. Après tout, il ne protégeait que des ruines désaffectées et sans danger aucun.

Ils revinrent sous les averses, qui abrégèrent la fin de leur incursion. La perturbation océanique avait fini par aborder la côte avec toute la vigueur de son front chaud, la pluie battante les avait transis, le sol de débris granitiques n'absorbait rien, et se tournait en boue. Ils devinèrent qu'il valait mieux enlever leurs chaussures en entrant, et monter en chaussettes jusqu'à la chambre. Les traces de leurs quatre pieds humides mirent longtemps à s'évaporer sur les marches de bois, dans l'atmosphère fraîche et saturée. Ils ôtèrent précipitamment tous leurs vêtements et se précipitèrent sous une douche bien chaude. Après quelques négociations, Anne accepta de leur préparer des laits-de-poule bien chauds, et revigorants. Ils se glissèrent à mi-corps sous les couvertures, chacun son



ordinateur sur les cuisses, et s'employèrent à rédiger leurs observations. Pudique, Anne laissa les bols fumants sur la commode, et s'enfuit aussitôt. Le sourire sincère qui accompagnait les remerciements de Kuàilè ne rencontra qu'une porte déjà refermée. Bolingo avait tracé tout le plan du rapport, sa compagne répliqua:

– Mais ce n'est pas possible !! Tu es tellement *Français* ! On n'a pas encore classé les infos et les photos, je tremble encore de froid, mes cheveux ne sèchent pas, et tu as fait un plan ! Ne me dis pas qu'il est en trois parties – ça c'est pour les littéraires ! Ou alors : deux ??

Elle se mit sa main devant sa bouche pour cacher un rire cristallin.

– Ne parle pas sans savoir ! Grand Un, la liste des dangers, a) physiques – les métaux, les effondrements ; b) humains – vols et dégradations, incursions d'enfants ou de délinquants. c) sociaux – perte de revenus, concentration de chômeurs, commerces abandonnés. J'en suis là.

– Tu oublies les intrusions de thésards curieux ! Sérieusement, où vas-tu placer le démontage ? La récupération des métaux est loin de couvrir les coûts ! Peut-être on devrait confier cela à des ferrailleurs ? C'est ce qu'on fait chez moi quand on découpe des vieux bateaux. Il y a beaucoup de gens qui s'intéressent au cuivre et il y a eu des câbles partout, forcément, tout était électrique.

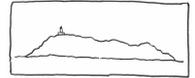
– C'est juste. Je ne sais pas où placer l'entretien, non plus. C'est tout en friche, il faut du déboisement, entretenir les talus, maintenir des chemins d'accès pour la surveillance. Ou bien on y mettrait des chèvres ? Et tu as vu les salles ? De grandes salles vides, avec des tables, de la céramique partout. Ils sont obligés de tout protéger, mais on n'a vu personne !

– Oui, c'est trop grand. Il faudra trouver des solutions; le maire nous a bien dit que la commune ne pouvait pas supporter les frais.

– Alors, c'est l'entreprise qui devrait...

– Attention : avec le temps, la compagnie d'origine peut s'effondrer. Ou arrêter un site parce qu'elle fait faillite.

– Alors, il faudrait provisionner cela dans les coûts de départ, et trouver comment donner une garantie. Chez toi en Chine, avec l'Etat, ce serait possible. Mais en Afrique...



Ils alignèrent données, risques, interrogations, facteurs, chiffres, solutions, antithèses, coûts, dans des tableaux quadrillés, sauvèrent le travail, puis firent remonter sur les écrans l'escalier de toutes ces pages; ils visionnèrent tous les tableaux, en réduisirent les dimensions afin d'établir quelque vision d'ensemble et, quand leurs indications se rétrécirent assez, elles étaient illisibles, alors, ils se sentirent soudain tout modestes, petits, solitaires, devant l'étendue des tâches. Bolingo, humilié, murmura : « Huwa, Huwa ! Lui, Lui ! Lui seul existe, Lui seul est. » Elle sursauta, il la prit dans ses bras :

– C'est dans le manuscrit. J'ai l'impression d'avoir le même éblouissement: regarde ! On n'y voit plus rien ! Le site à traiter existe, toutes ces choses sont ici, en même temps, et on ne peut pas les saisir en entier.

– Et lui, c'est son amour qui l'avait submergé. Pas du béton ni de la ferraille.

Kuàilè soupira, perdue dans le flou d'un passé antérieur à tout ce qu'elle connaissait et qui, pourtant devait contenir une partie de la définition de son être, mais aussi perdue devant une situation dont la problématique-même leur restait à formuler.

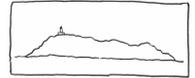
Au dîner, ils se découvrirent seuls, tous les autres clients étaient repartis. Loïc les interrogea avec malice sur leur chaussures crottées –oui, son check-up avait été correct, merci, enfin, correct pour son âge. Ils avouèrent leur transgression sur le terrain interdit.

– Ça a duré près au moins quarante ans. Telstar ! Attendez !

Loïc se précipita derrière le bar avec de petits gestes de la main « attendez-voir ! », et exhiba un disque vinyle de dix-sept centimètres, noir, avec un gros rond vide au milieu. Quelques bruits électroniques précédèrent une sorte de synthétiseur préhistorique, qui égrena une musique de danse plutôt grinçante, bientôt agrémentée d'un pont par une guitare sommairement électrifiée. Le tout paraissait bien inférieur à la technologie que le site voisin avait connue. Le patron changea pour un disque français, une voix grave très professionnelle qui, sur les mêmes accords, chantait avec poésie cette nouvelle étoile, le premier satellite de télécommunications. Cette chanson était venue dans sa vie avec sa Première Communion. Telstar, et l'antenne du radôme, avaient réussi la première liaison sans fil depuis l'Amérique.

– Ici, dans le Trégor ! Un siècle auparavant, sur notre côte, les gens étaient si pauvres qu'ils faisaient échouer des bateaux pour récupérer les marchandises sur la grève !

– Comment ça ? s'écria Bolingo



– Ils allumaient des feux, les bateaux croyaient arriver au port, et ils se brisaient sur les récifs. Quelle misère, pour en arriver là !

– Je ne vous demanderai pas si vos ancêtres...

– Merci ! Je n'ai pas voulu savoir, moi non plus. Parfois, il vaut mieux ne rien savoir. Bref, en 1961, voilà-t-y-pas que des ingénieurs, des électroniciens, tout ça, débarquent ici avec leurs voitures, et tous leurs engins. Ça a duré toute une génération, et puis : Hop – fini ! » La conversation et les vieux souvenirs se poursuivirent longtemps. Les modèles d'antennes changeaient, le site perdait son intérêt. Les conflits sociaux se durcirent, et on solda le tout en créant un parc touristique. Au moins, tant qu'il racontait, il ne mettait plus de disques vinyles. Il n'était pas neuf heures quand Loïc étouffa un bâillement. Il s'excusa, et quitta le restaurant, emportant la vaisselle usagée sur un plateau.

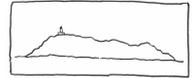
Une fois retournés au lit, ils notèrent que le vent soufflait en tempête, Bolingo se dévoua, et se trouva inondé dans ses efforts pour fermer les volets. Couchés tous deux, ils considérèrent leurs outils de travail de longs instants, puis Kuàilè avisa le manuscrit : « Comme tout voyageur perdu, Jorge-Luis atterrit finalement à Tanger. Dans un café du Petit Socco, de derrière un narguilé, un homme s'offrit à le piloter vers un *moussem*. Les tambours, les flûtes et les hautbois, les psalmodies, l'entraînèrent à danser, tourner, puis l'envoutèrent jusqu'à la transe. Quand il rouvrit les yeux, allongé sur une natte, dans une salle déserte, il se découvrit soutenu par les bras d'un vieux homme vêtu de blanc. À voix basse le maître-soufi, celui qui avait dirigé le *moussem*, chantonnait en français, encore perdu dans l'extase du sama :

– Je L'ai vu avec l'œil du cœur. Je Lui ai demandé «-Qui es-Tu ?», et Il m'a répondu : «Toi !» et Il a continué : « Mais toi : où, où donc es-tu, Toi ?»

– Dites-en plus, on vous en supplie ! (Jorge-Luis l'enserra dans un effort crispé) Cet homme-ci a fait le tour du monde. Il a flotté sur tous les océans, mais en réalité il ne fait jamais que sombrer.

– Seul l'homme vert peut te prendre sous son manteau. C'est Khezzr ! Ibn Arabi l'a rencontré à Cordoue, dans la grande mosquée. Il vit dans l'île verte, au milieu de la mer blanche.

– Mais non. Quel homme ? Quelle mer ? Plus rien n'est réel. Rien n'est jamais réel. Jamais depuis... depuis que ce Jorge ne voit plus rien d'autre que le reflet de son amour.



Il est partout ! Et le reflet se dégrade. Vingt ans ont passé, depuis que le récit de cette vie a commencé, je suis au désespoir, tout se délite !

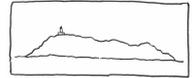
– Oh, Il a donné à ton cœur un fardeau impossible. Non, ça ne se peut pas ! Il n’a pas fait cela. Un tel fardeau, Il ne le donne qu’à ceux qui le méritent. Mais Khezr, on ne le trouve pas c’est lui qui te trouve. Si Allah, Al-Wajid, le veut, Il trouve.

– On ira à Cordoue. Faut-il aller à Cordoue ?

– Il te trouve, si tu sais où tu es...Déjà, si tu sais où tu vas, c’est un début.

Et voici que les piliers de la Cathédrale de Cordoue savaient qu’ils se trouvaient eux-mêmes partout, mais que lui, Jorge-Luis, n’était nulle part, et ils lui avaient fait perdre connaissance en criant “Lui, lui !”. Il entendit tout l’univers crier, parler, chanter, tous les temps, tous les gestes, toutes les paroles, et il comprit tout, et, comme il se laissait traverser par ce Tout, il perdit connaissance. On prit soin de Jorge-Luis à l’hôpital de Jésus-le-Nazaréen. Au bout de deux journées en observation, sous tranquillisants, les psychiatres l’autorisèrent à de modestes promenades. Il évita soigneusement la mosquée-cathédrale, dont il ignorait ce qui s’y était réellement produit, et dont les piliers avaient prétendu être les soutiens de toute la Création. Prudemment il descendit vers l’Oued-al-Kabir qu’Ibn Arabi et Averroès ensemble avaient contemplé. Des touristes prenaient la lumière avec leur petite cellule photoélectrique avant de régler leurs appareils et d’appuyer sur le déclencheur. On discutait obturation à 32, vitesse au 200ème, profondeur de champ, contraste, développement. Trouver des pellicules n’était pas si facile, et il ne fallait pas gâcher. Chaque cliché gardait en secret le souvenir de ces négociations, et fixait sur le papier argentique une vision différente.

Il s’avança sur le pont romain. Le Guadalquivir connaissait ses basses eaux d’été, une mer de cailloux blanchâtres affleurait sous une mince pellicule liquide, et une île verte s’offrit à sa vue, juste là, devant lui. De ses arbres, pourtant peu vaillants, le reflet s’étendait partout, et lui ne cessa d’arpenter le pont et les berges, de bousculer les passants à force de ne scruter que cette blancheur et cette verdure. Il faisait halte ici ou là pour contempler les rides du fleuve immobile que le vent poussait, comme si elles devaient lui révéler un langage, signaler des formes, accorder une révélation, comme les anciens lisaient la réalité dans les entrailles des animaux, comme les gitanes dans le marc de café, ou encore dans les volutes de l’encre qu’elles versent dans un verre d’eau.



Dans un soubresaut, il fit pivoter le haut de son corps pour examiner les passants, il ne fallait pas manquer Khezzr, qu'il ne connaissait pas. Vers les cinq heures, l'*Avenida del Alcázar* s'anima, autour de lui, et il se souvint qu'il lui fallait regagner la clinique. »

Le couple, comme il l'avait fait la veille, vérifiait tout sur internet. Ils trouvèrent les photos du pont romain, des récits de *mousssem*, tout était vrai. Ils étaient entrés dans cette histoire. «Les Français disent qu'ils sont *absorbés* par un livre, ou *captivés*, aussi» enseigna Bolingo. Kuàilè, déjà soumise à l'attraction des origines, se montrait en effet assez excitée, le vocabulaire français était juste. Elle voulait en savoir plus, et s'amusa à imaginer que c'était bien son grand-père le héros de cette aventure : « Est-ce qu'il est fou ? Que se passe-t-il ensuite ? » En toute logique, une inquiétude se fit jour en elle à propos de son hérédité. La folie. Un homme qui abandonne ainsi son *je* pour tant d'années, n'est-il pas fou ? Ne le deviendrait-on pas ? Ses oncles, à elle, n'avaient-ils pas abandonné leur propre personnalité quand ils étaient Gardes Rouges – mais si jeunes ? Certes, non pas au profit d'un « il », mais du « nous » d'une classe tout entière, avec « ses alliés paysans pauvres et moyens-pauvres ». Elle lança, en un cri :

– Mais si ! *Lui* : Mao Dzedong ! Il était partout, dans toutes les pensées ! Lui, lui ! Si ce Jorge-Luis était fou, alors un milliard de Chinois ont été fous. Vite, on continue, on continue !

– Au repas du soir, qu'on servait exactement à six heures, un nouveau venu vint s'asseoir à ses côtés. Les autres pensionnaires jargonnaient plutôt des propos peu cohérents, dans leur langue andalouse. Jorge-Luis n'y prêtait guère attention. Son voisin s'avéra être un Gallois, et il s'exprima dans un anglais appuyé, mais facile à saisir, et dont il roulait les “r”.

– Vous êtes ici, comment est-ce possible ? demanda le Gallois. C'était un homme aux cheveux grisonnants et à la barbe fournie, pareil à ces retraités qui sillonnent l'Europe en touriste. Ses yeux d'un bleu pâle, avec de petites taches couleur d'émeraude, et d'ambre aussi, étaient ardents, d'une vivacité peu commune.

– Oui, je suis ici. Je suis ici.

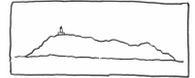
Jorge-Luis pensa ajouter qu'il savait où il était, mais que ce n'était pas pour longtemps. Mais les paroles du Marocain lui revinrent, selon lesquelles il faut savoir où l'on est, et cela impliquait de ne pas envisager de futur, et de ne surtout pas planifier de ne plus être



là ! Ce n'était pas si clair pour lui, mais il avait décidé d'appliquer le principe d'être à l'écoute de ce que le *tout-Autre* pouvait chercher à lui dire, mystérieusement, par quelque intermédiaire que ce fût, et ce Britannique pouvait en être un. Pourquoi pas ?

Le Gallois expliqua qu'il était parti en Espagne pour se reposer de ses études sur la légende arthurienne. Il avait passé l'année penché sur des manuscrits ocre et bistre, dans des bibliothèques poussiéreuses et mal éclairées, parmi les senteurs de bois et d'encaustique. Un concours de circonstances – forcément malheureux – l'avait fait interner hier soir, pour des choses qu'il préférait ne pas développer. Intrigué, Jorge-Luis pivota afin de le détailler de façon plus attentive et se faire une idée. La calvitie naissante, les sourcils broussailleux, les orbites profondes abritant deux matins clairs, le visage buriné par les vents d'Ouest, la chemise de coton, imprimée d'un camaïeu de petits carreaux clairs sur un fond plus sombre, dans les teintes olivâtres. Le pantalon, lui, était vert foncé. Voyant ces couleurs, les explications sur le roi Arthur reçurent une force péremptoire. Un temps, puis les convives furent priés de regagner leurs chambres, où, comme chaque soir, on passerait pour distribuer les médicaments et leur souhaiter une bonne et longue nuit, réparatrice pour les hôtes, et tranquille pour les surveillants. Loquace, le Gallois lui donna le numéro de son habitation, il n'avait pas terminé le résumé de ses travaux. Les autres pensionnaires avancèrent vers les couloirs et se répartirent entre les escaliers, à la fois hésitants et concentrés, ils savaient ce qu'ils avaient à faire : plonger dans un sommeil réparateur qui ne réparerait personne. Ils digéreraient des cachets psychotropes pour assoupir leur psyché ébréchée. Elle déjà avait trop déformé les faits, les avait exagérés, reconnectés à sa manière; elle avait collecté trop de simples détails, et leur insignifiance même les lui avait désignés comme suspects; elle y avait déchiffré cette cause réelle qui se dissimule derrière les apparences, échafaudé tant de développements trop cohérents et trop lourds de significations. Leurs vies avaient trop de sens, seule la torpeur leur ferait remède.

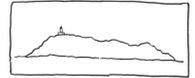
Assis seul sur son lit, le dos appuyé sur l'oreiller, les jambes allongées sur le drap déjà froissé, *il* repassa le fil de la journée, le pont, l'île, le reflet, et cet homme vert, dont les yeux avaient contemplé le Mystère. Quand l'infirmière lui remit ses pilules, il feignit une quinte de toux, un prétexte pour ne pas les avaler devant elle. Pressée de terminer son service, et de rejoindre peut-être quelqu'un, elle passa au voisin sans insister, et lui



laissa les médicaments sur une sous-tasse. Quelques instants plus tard, il sortit dans le couloir vers la chambre du Gallois. Celui-ci détailla ses références, et d'abord Gruffudd-ap-Arthur, de Monmouth, qui l'avait amené à se plonger dans Walter, Archidiacre d'Oxford. C'est ainsi qu'il avait abouti à Gildas-Le-Sage, du sixième siècle – Après Jésus-Christ, bien évidemment ! Or, celui-ci, selon Caradog-o-Lancarfan, était contemporain du Roi Arthur. Voilà ! C'est le pivot de mon affaire ! C'est d'après de telles sources, perdues depuis, que vient écrire sir Edmund Spenser. Sir Edmund vivait dans une Irlande dont il voulait éliminer tous les habitants aussi stupides que catholiques, d'après lui. Mais c'était un immense poète, voyez-vous, il a inventé un style. Oui ? Mais, c'est dans son *Queenie Fairie*, qu'il a signalé l'existence du miroir magique de Merlin. Et, pour qui sait apercevoir les indices...

Aussitôt Jorge-Luis cessa d'écouter, car il sut que, s'il regardait dans ce miroir, il y verrait l'infinité des choses, la totalité de ce *Lui* auquel il avait dédié ses écrits, sa vie, ses voyages, depuis si longtemps déjà. Où en était-il actuellement ? "En perdition, dans cette clinique ! Seul ! Vieillissant !" Son manque de succès venait évidemment, il le percevait d'un seul coup, de ce que cette vision, cette grande Vision, n'avait pas encore été atteinte. Avec les indications de ce personnage, il verrait ! Depuis tous les points de l'univers, il découvrirait ce que le monde attendait de lui. Il s'agirait de le montrer, *Lui*, d'exposer devant tous comment ce que *Lui* vivait, le vivaient tous les humains ses lecteurs, que ce que l'homme fait, est de tous les hommes. Le Gallois, n'en avait rien mentionné, mais, depuis ce soir, le terme de sa quête lui sembla proche de se dévoiler. Il coupa son hôte, prêcha le faux, dans l'espoir d'en extraire plus de renseignements :

- Monsieur, c'est une légende !
- Appelez-moi Gwyrdd, pas monsieur, s'il vous plait.
- J'essaierai, mais cela n'est pas garanti. Le miroir de Merlin, où est-il ?
- Mais, dans l'île d'Avalon, bien sûr ! L'île des Arbres à Pommes, en brittonique.
- Comment ?
- Excusez. Je vais être plus clair. Une pomme, en Angleterre, c'est "apple". Et en Cornouailles : "aval". Comprenez-vous ? (Gwyrdd, à mesure que progressait son explication, haussait le ton, comme s'il se trouvait devant tout un auditoire.)
- Pas encore.



– Un pommier, c’est “avalenn”. Des pommiers, “avalennow”. Le miroir est là ! Tout le monde savait ça, autrefois ! Avalon ! Avalon ! Mais c’est évident ! Aval ! Avalon ! Comme il en était arrivé à crier, l’infirmier de garde entra avec précipitation, fracassant la porte contre le mur, la seringue brandie. Lui, fut renvoyé dans sa chambre, non sans de longues minutes de remontrances appuyées. Puis, au matin, on lui donna son congé, un simple évanouissement ne devait pas donner lieu à se faire contaminer par un vieux touriste gallois psychotique. La note de frais, cependant, ne fut pas indolore. »

– Ah ! Ils l’ont relâché. Donc il n’était pas fou ! Je suis rassurée.

Kuàilè abandonna les pages manuscrites pour sourire à Bolingo.

– Tu vois, répondit-il brièvement, dissimulant ainsi des doutes appuyés sur le psychisme de cet Argentin, et aventura :

– Quand même, le roi Arthur et Merlin, de nos jours, ce n’est même plus un mythe, c’est un simple dessin animé pour les enfants !

– Tu devrais lire les aventures du Singe Blanc, toi ! Tous les Chinois connaissent ça !

– Ce n’est pas plus sérieux. Il n’y a pas de singes blancs, ça n’existe pas, et des singes, il y en a plus au Congo que chez toi ! On a des gorilles, aussi ! (Il ébaucha des mimiques. Elle ne rit pas.)

– D’accord, ça n’existe pas, ni la pêche d’immortalité, mais ça a plus de conséquences sur les décisions, sur les gens, que bien des événements réels, matériels.

– Kuàilè, nous sommes des scientifiques ! S’il te plait !

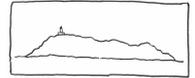
– Et moi une matérialiste scientifique ! D’accord ? J’ai eu des cours de marxisme, et je me soigne à l’acupuncture ! Ce qui marche, marche. Ça aussi, c’est de la science.

– On est au lit et on s’engueule ? On continue de lire, plutôt ?

– D’accord.

Bolingo tourna la page. Elle était blanche. Seul « Logoden an Aval » était porté sur la première ligne, suivi de deux points, « quelque chose aurait dû suivre, mais non, plus rien ». Plus loin non plus. Désappointée, Kuàilè enfonça sa tête dans les épaules, soupira, et il se surprit de la voir au bord des larmes.

– Tu penses que c’était l’amant de ta grand-mère ? (il ne pouvait pas imaginer qu’elle pleurerait pour une histoire à dormir debout. Ce n’était donc pas Arthur, mais Jorge-Luis).



– Je ne sais pas. Je fais comme si. Tu sais, les ancêtres ont tellement d'importance chez nous. Ça doit agiter quelque chose de profond.

Elle se pelotonna contre l'épaule de son compagnon, comme une petite fille craintive, sa franche noire et raide sur son front, et il la cajola, pour la rassurer. Ils s'assoupirent. S'aimèrent. Dormirent. Rêvèrent. Au matin, leurs lampes de chevet étaient encore allumées.

– J'ai un ami qui peut vous emmener faire le tour de la baie !

Loïc se montrait empressé et enthousiaste, tandis qu'Anne apportait le café :

– Oui, profitez-en, le vent est tombé, il fait un beau soleil, et la marée est en train de monter, ce sera très joli. Comme vous prenez des photos, j'ai pensé à vous.

– C'est vous qui avez arrangé ça ? (demanda la Chinoise, s'inclinant, pleine de respect et de reconnaissance) .

– Pas vraiment. Yvon doit faire des livraisons, il est passé hier, on a bavardé avec lui. Attention, hein, il ne vous demandera rien ! Mais, comme vous venez de pays si lointains...

– C'est vraiment gentil de votre part (coupa Bolingo avec un grand sourire).

– Oui, j'ai regardé sur l'Encyclopédie... Au Congo, y'a pas la mer ! Et en tous cas pas celle-là !

Restés seuls pour le petit déjeuner, le Congolais se pencha vers sa compagne.

– Je sais de quelle encyclopédie il parle.

– Comment ? Où est le problème ?

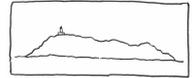
– Tu la vois sur l'étagère ? Les deux volumes, je les avais ouverts. C'est l'Encyclopédie coloniale, édition de 1946. C'est là qu'il s'est renseigné, pour la mer.

– Et ce n'est pas bien, tu crois ?

– Disons qu'il a fait ce qu'il a pu. C'est gentil, au fond. Et toi, comment ça va ? Avec tes ancêtres ?

– Je ne sais pas. C'est vraiment troublant. (Elle s'inclina.)

– En Afrique non plus, on ne plaisante pas avec les Ancêtres. Le *nganga* est spécialement là pour gérer le *kindoki*, l'esprit du mort. Il fait en sorte qu'on ne l'offense pas, jamais. Il y a tout un débat, si on abandonnait le culte des Ancêtres, on perdrait



notre identité, face aux Colons. C'est pour ça que je te demande si ça va. Parce que je t'aime.

Kuàilè resta sans voix, elle avait gardé la tête baissée, à cause des Ancêtres, dans une attitude d'humilité, sans savoir s'il était convenable de sourire ou non, et voici que le rouge lui montait aux joues, subtil, que ses yeux se mouillaient. Un frisson la parcourut, comme si des esprits ailés fussent venus voler au-dessus de la table, effleurant son épiderme d'un souffle inattendu.

– Attention aux courants d'air ! (cria Loïc, depuis la porte qui donnait sur l'arrière-cour, où il conservait son bois). J'aurais dû fermer les fenêtres de devant, excusez-moi !» Bolingo s'inquiétait :

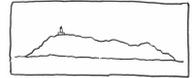
– Tu pleures ?

– Presque. Je suis prise au dépourvu. Je croyais que tu ne me le dirais jamais. Pas comme ça.» Elle soupira, absorba avec application son bol de café, se mit debout, chercha la main de Bolingo, la serra, le fit se lever, le fit marcher lentement vers l'escalier, le tenant toujours fermement, pénétra dans la chambre, le tira, fit tout un virage pour refermer la porte, le regarda droit dans les yeux, éclata de rire et de joie, et se jeta dans ses bras, pour qu'il la serre très fort, la soulève, et ne la quitte jamais ! La force implacable de l'énigme des Origines, qui avait absorbé Kuàilè la veille, était vaincue à jamais : il l'aimait ! « Que tous les Ancêtres soient témoins ! », lança le garçon, en riant à son tour. On frappa : Loïc venait les avertir

– Départ dans une heure.

– Merci, on y sera !, répondirent leurs deux voix avec enthousiasme. Le patron de l'hôtel se réjouit : « J'ai eu bien raison de monter cette virée avec Yvon. Ça leur fait vraiment plaisir ! Plus que je ne croyais !

On pataugea sur la grève pour se hisser dans le petit bateau, avec son petit moteur bruyant, qui tanguait et roulait doucement, sans cesse, berçant les estomacs sans les écœurer tout à fait. Yvon avait déjà, à l'occasion, promené des touristes, et savait donner les détails. D'abord on voyait le radôme, là, on longeait le centre nautique, par ici, on trouvait des bigorneaux, des gris, ceux qu'on mangeait pendant la guerre quand on souffrait la misère. On fila pour voir le grand large, et bien évidemment, les deux ingénieurs se sentirent minuscules, posés sur un esquif si frêle, face à cette immensité. Yvon, lui, connaissait le détail des côtes et des itinéraires depuis son enfance, il était à



l'aise. « Vous savez, quand on connaît, y'a guère de risques. Sauf avec la boisson, pour sûr, ça, il y en a eu, des perdus en mer! Mais dans ma famille, jamais ! On sait se tenir. » Yvon passa la barre à Bolingo, qui prit son office très au sérieux, mais pas à sa compagne. Il voulut qu'elle ait sa part de frissons : « Elle a conduit de Paris jusqu'ici, vous savez ! » méfiant, l'homme la laissa faire, tout en prenant soin de garder une main à moins de vingt centimètres des commandes.

On aborda à l'île Grande. Il fallut près d'une heure de marche pour aboutir à l'allée couverte, à force de s'étonner des détails du sol – oui, la mer avait tout recouvert – des salines, de la végétation atlantique, du souvenir de l'élevage de moutons. Tout un univers de légendes était venu justifier la présence d'un tel monument de pierres si pesantes en un tel lieu debout après tant de siècles. Sur le chemin du retour, Kuàilè remarqua le nom de la rue : du Roi Arthur. « Mais pourquoi ? » demanda-t-elle.

– Parce qu'il est enterré là, à ce qu'en disent certains.

– Comment ça : là ?

– Suivez-moi.

Parvenus à la fin du chemin, ils virent par-delà les quelques maison, et, séparée par un bras de mer, une autre île.

– Et voilà. Logoden an Aval.

– Quoi? s'écria Bolingo

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Yvon

– Non rien, je n'ai pas compris. Elle s'appelle Aval ?

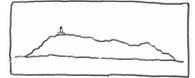
– Oui, cette île, c'est Aval. Logoden an Aval, la souris d'Aval, c'est cette plage.

– On y va aussi ? demanda Kuàilè.

– Dans l'île ? Non, elle est privée. » Depuis la plage, elle paraissait si proche, si petite, mais demeurait inaccessible, tant à cause du chenal, que du droit de propriété.

– Tous ces arbres, ce sont des pommiers ?

– Non, ils ont reboisé. Peut-être qu'il y en avait autrefois, il y en a partout par ici. Ah ! Pour être verte, l'île, elle est verte ! Sinon, autour de nous, il n'y a que de l'herbe, ou des broussailles.» Un silence de stupeur s'ensuivit, Yvon hésita sur la conduite à tenir, laissa passer un instant, puis proposa de rentrer vers le centre de l'île pour prendre quelque chose de chaud.



Vers quatre heures, revenus dans la chambre, les deux ingénieurs étaient préoccupés.

– Je viens de vérifier, c’est bien le mot qu’Yvon a dit. Aval. Il y a un menhir, aussi. Ils ont trouvé des squelettes.

– Donc, plus rien ? (Elle reprit le manuscrit.) Il parle d’un miroir

– Comment ?

– Oui, le Gallois, tu te souviens ? Dans la clinique, en Espagne

– Oui, oui. Je cherche. Non, pas de miroir; mais (il naviguait de page en page) On a trouvé un disque de bronze, là où on est allés, sous l’allée couverte, mais – ah non ! -il est perdu.

– Un disque de bronze, ça servait de miroir, dans l’antiquité.

– Bon. Il faudrait qu’on termine notre travail, parce qu’on repart demain. J’ai fait tout le plan, j’ai ordonné les documents, il reste à rédiger...

Kuàilè avait cessé de parler mais aussi d’écouter. La grande énigme se manifestait de nouveau en elle. Après un long moment, tandis que Bolingo se laissait absorber par l’ordinateur, elle se leva pour repêcher son téléphone portable, qui avait naufragé au fond de son sac. Elle parla en Chinois, son compagnon se retourna, surpris. Incapable de rien deviner de cette langue, pas plus la montée d’une interrogation que le ton d’un refus, il se laissa pourtant charmer par la voix de Kuàilè, quand il saisit « Jorge-Luis », répété plusieurs fois, et du coup, il put distinguer aussi « Mei » parmi les autres paroles. Elle lui fit signe de lui apporter le manuscrit, et tourna les pages avec nervosité pour trouver un passage, qu’elle traduisit, en s’y reprenant à trois reprises, émue, besogneuse. Il éleva les sourcils à son adresse, en signe d’interrogation mais, trop concentrée sur des signaux sonores si distants, elle ne s’en rendit pas compte. Elle s’interrompit, baissa la main avec le téléphone, qu’elle contempla pensive, appuya sur une touche avec le pouce, et souffla.

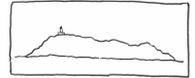
26

– Eh bien oui. C’était lui mon grand-père. Les mêmes villes, les mêmes événements. La même séparation. C’est lui qui aura écrit tout ça.

– Et pourquoi le texte est-il resté ici ? Pourquoi il s’interrompt ? Il s’est noyé ?

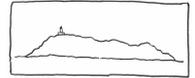
– Je n’en sais rien. (Elle resta ainsi en silence, comme en méditation, expirant par instants profondément, comme on fait quand on termine une étape. Elle pensait.) On y va cette nuit.

– Quoi ?



- L’île. Aval. On y va maintenant.
- Mais on ne peut pas!
- Il faut que j’y aille. J’y repenserai toute ma vie, si je ne le fais pas. Et j’en ai parlé à ma famille. Ils vont me demander, forcément.
- C’est impossible. On n’a pas accès. On ferait comment ?
- On prend le bateau d’Yvon, et on y va. Après dîner. De nuit.

Bolingo, s’apercevait que ce même jour il avait affirmé son amour sincère et solide à Kuàilè, et que c’était le jour où elle avait identifié son ancêtre, une journée si unique dans leurs vies. Il lui était impossible de s’opposer à cette lubie, sans tout détruire, et pour toujours. Il craignait de perdre une occasion manifestement unique, de blesser trop de sentiments, de commettre l’irréparable. Au bout du compte, elle irait quand même, il valait mieux être à ses côtés pour la protéger. Ils retrouvèrent l’embarcation là où ils avaient accosté, le moteur n’avait pas de clé de contact, mais un simple bouton. La traversée parut s’allonger dramatiquement, on dérivait, on entendait racler le fond, mais il n’y avait guère plus d’un kilomètre ou deux. Les nuages étaient légers, fluides, et la lune, si elle n’était pas pleine, éclairait d’un jour blafard la grève et les sapins et tous les reflets et les vagues de la mer. Ils trouvèrent le petit embarcadère qui servait aux résidents. Ils parcoururent les chemins encadrés par les murets de pierre sèche. Trop modeste pour former un labyrinthe, le découpage des parcelles pourtant les épuisait, ils tournaient en rond, ne trouvaient rien d’exceptionnel nulle part. Ils approchèrent de la demeure, elle sembla vide, ou profondément endormie. Ils se soutenaient, se prenaient pas le bras, les épaules, la taille, elle ne lâchait rien, il restait ferme. Ils scrutaient les champs, derrière les sapins, des heures passèrent, les craquements les surprenaient, la brise les poussait, les repoussait, imprévisible, douée d’une volonté indéchiffrable –leur était-elle hostile ? Enfin ils découvrirent le menhir. Une pierre levée, simple, comme oubliée. Ils s’approchèrent, la lune blanchissait le mégalithe, qui s’affirmait au travers des millénaires comme un point d’exclamation fatigué. Il était ici. Ce qu’il signalait était perdu. Si on l’avait fouillé, comme l’allée couverte de l’Ile Grande, les objets avaient déjà disparu, et leur signification resterait éternellement douteuse. Ils firent le tour du monument, lentement, avec respect, comme on tourne en Inde autour des idoles, et à la Mecque autour de la Pierre Noire. Il était là. C’était bien l’île verte, l’île d’Avalon, celle des pommiers, atteinte en traversant les flots argentés, c’était bien la

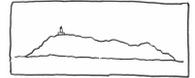


destination du voyage de Jorge-Luis, le menhir conservait peut-être quelque chose de l'âme du grand-père. C'était certainement un lieu de magie, porté par la légende, magnifié par la clandestinité de cette expédition nocturne :

- Rien. Juste cette vieille pierre, là. (Kuàilè laissa tomber les épaules, résignée, elle se décontractait.)
- Et ton grand-père, qu'est-ce qu'il a trouvé ? Le miroir de Merlin... Il n'y a rien, ici.
- Probablement, rien non plus. Cette pierre, là, et lui.
- Qui, lui ?
- Lui, Jorge-Luis, mon grand-père.
- Attend, reprit Bolingo. Il est venu ici pour voir l'univers dans un miroir magique. Comment disait-il : le tout-autre, « Lui », avec majuscules et guillemets !
- Et il a dû admettre qu'il était seul. Tout seul.
- Et toute cette histoire n'était que la projection de son esprit. Il n'y avait aucune anamorphose, rien de ce qu'il croyait, en-dehors de lui-même.
- Donc, il a trouvé la réponse. La sienne, du moins. Il s'est trouvé face à lui-même. Il a récupéré son reflet.

Ils demeurèrent un moment, se tenant par la main, et laissèrent cette simple réalité prendre toute sa place. Puis ils repartirent, alors que la lune s'effaçait, oblique, la nuit devenait plus obscure, elle se blottit contre lui : « Merci mon amour. Je crois qu'on restera longtemps ensemble. N'est-ce pas, on ne se quittera pas ? Jamais ? » Bolingo répondit qu'il avait parlé le premier, ce matin. Le vent se leva et les branchages susurrèrent, comme des elfes, que lui aussi avait attendu ces mots bien longtemps...

Leur retour ne passa pas inaperçu. Bolingo dut entrer dans l'eau à mi-corps pour dégager le bateau, car la marée se retirait déjà. Le bruit du moteur diesel portait loin, la nuit, et le sommeil du petit matin est plus léger, sur la côte. Le patron, les accueillit furieux et le leur fit savoir, se réveiller à quatre heures du matin, lui qui souffrait d'insomnies, il ne le pardonnerait jamais ! Dès sept heures, ils furent tirés de leur chambre par Yvon qui les traita de voleurs. Il y avait des récifs, des chenaux pour naviguer, et ils ne les connaissaient pas, il devrait faire vérifier la coque, il exigeait un chèque de caution, ils n'avaient pas de chéquiers, seulement des cartes, ils offrirent toutes sortes d'excuses, donnèrent des garanties, proposèrent des arrangements, Yvon n'acceptait rien. Anne rappela que, quelques années auparavant, des adolescents



boutonneux en avaient fait autant, et manqué de naufrager, puis, après un silence elle ajouta :

– Vous êtes amoureux, n'est-ce pas ?

– Ça, ça n'arrange rien ! Rien du tout ! Vous parlez d'un couple ! s'insurgea Yvon.

On se calma. Ils paraissaient de bonne foi, et ils manifestèrent tous les signes de la contrition. Bien entendu, ils ne pouvaient rien dire du manuscrit.

Ils rendirent la clef de la chambre, chargèrent la voiture, puis se présentèrent pour payer la note. Kuàilè essaya d'acheter le manuscrit. Mais l'humeur n'était pas à lui faire de telles faveurs. Elle proposa un prix plus élevé, on lui refusa. Elle insista, mais Anne ne voulait pas négocier. Bolingo proposa de l'emporter, pour en faire un fac-similé, et de le renvoyer. La réponse était non, encore une fois. Manifestement, on ne pouvait plus faire confiance à des gens qui se livraient à de telles équipées, au mépris de la propriété d'autrui. « En France, on a des lois ! » Bolingo gardait le cahier en main, Loïc l'agrippa vivement et tira de son côté. La reliure commença à montrer des signes d'épuisement, la main de Bolingo glissa pour ne plus retenir que la couverture cartonnée, le cahier s'était ouvert, au bord de se déchirer, tandis que Kuàilè s'exclamait qu'il fallait arrêter. Une page s'échappa, et tomba au sol en planant gracieusement, indifférente. La lutte cessant, la jeune femme se baissa pour la ramasser. Elle portait un court texte, elle le lut à haute voix, puis, se ravisant, la traduisit en français :

« Dans l'île verte, j'ai trouvé le Miroir de Merlin,

Tout autour de lui, il projetait l'univers.

Je trouvai Amelia Vetrulia, mais c'était un reflet

J'ai commencé à comprendre : je devais plonger dans le Miroir

J'ai osé le regarder en face, il n'existait que moi

Et je sais que j'en perdrai la vue.

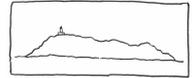
Le temps n'a jamais cessé de passer, c'est moi qui m'étais arrêté.

Une destinée n'est jamais meilleure qu'une autre

Et la mienne, c'est d'être Borges.

Je suis le sujet, moi : je suis vous tous et vous me reflétez.

Rien d'autre. Nous sommes tous des anamorphoses. »



Bolingo vérifia ce nom sur sa tablette : Borges. Le Nobel. Kuàilè pleura. Il s'agissait de son grand-père. Loïc lui laissa emporter le texte. Tous se firent des adieux émus. Le couple reprit la voiture. Sur le chemin du retour, une minuscule île toute boisée luisait sous une éclaircie, au milieu de la mer couleur de ciel, couleur de nuages blancs.

– On n'a toujours pas fini le rapport ! s'exclama Kuàilè, agrippée au volant.

– Je crois que le cahier, c'est inventé, c'est de la littérature, ce n'est pas du vécu.

– Il était quand même à Canton! Mais c'est terrible! Alors, on a fait tout ça pour rien?

– Non! Pour lui... Tu sais (il reprit le cahier et trouva la page isolée) « je suis vous tous et vous me reflétez ».

– Alors, c'est ça, un auteur ?

– Tu as raison.

Il replaça la feuille, soupesa le cahier. Quand la voiture eut rejoint la voie rapide, une route rectiligne, il reprit : « Il vaudrait mieux rédiger notre rapport. »